

L'étrangère

revue de création et d'essai

- 47 Rolando Alberti · Philippe Blanchon · François Bordes ·
48 Jean-Patrice Courtois · Guglielmo Fimma ·
Myrto Gondinas · Alexandre Mare · Enrico Medda ·
René Noël · Soline De Laveleye · Damien Paisant ·
Christian Ruby · Rosella Saetta Cottone ·
Pierre-Yves Soucy

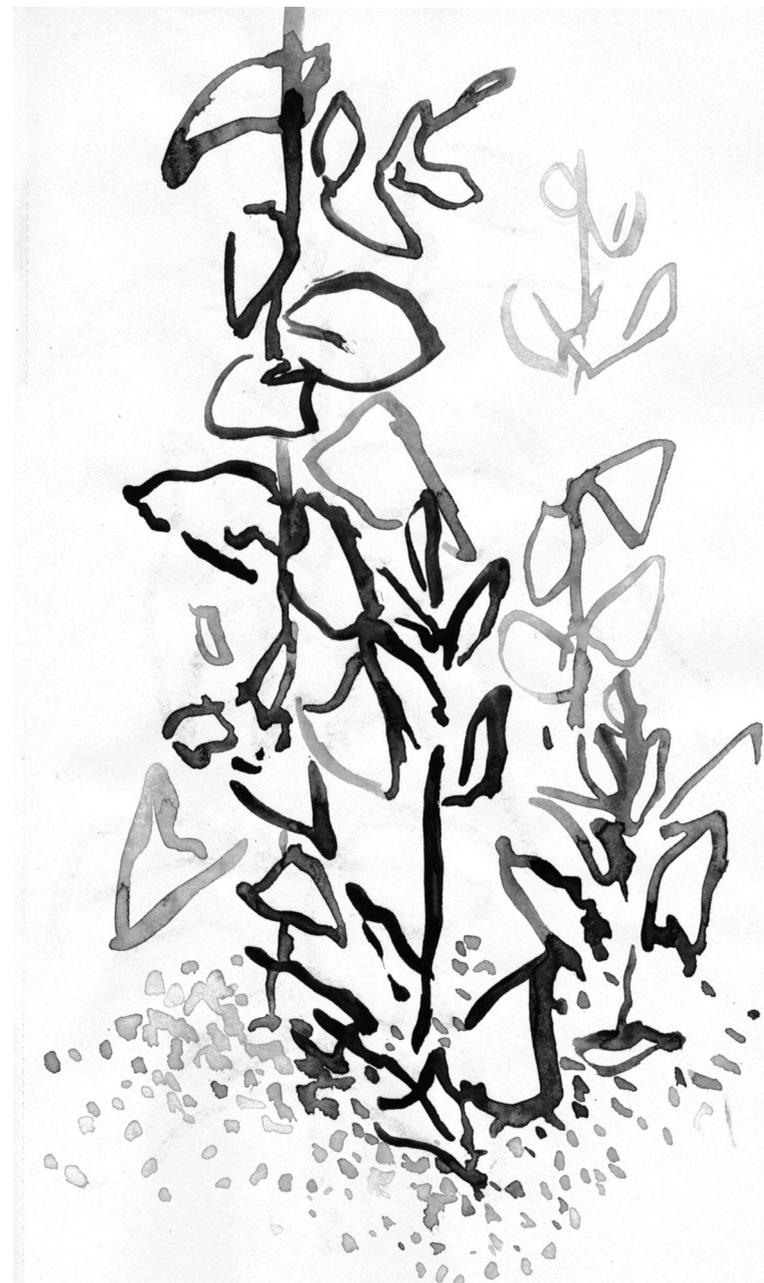


- 5 • PIERRE-YVES SOUCY • Ouverture : D'un nœud de coïncidences
- 13 • JEAN-PATRICE COURTOIS • Descriptions
- 21 • RENÉ NOËL • Ingmar Bergman, cinéma et peinture
- 45 • SOLINE DE LAVELAYE • Brindilles
- 61 • PHILIPPE BLANCHON • L'été finissant après la disparition du printemps (Sur *Messidor* d'Alain Tanner)
- 75 • ALEXANDRE MARE • Le cahier anglais *suivi d'Écorces*
- 95 • DAMIEN PAISANT • Réconcilier. Ce qu'il me reste
- 125 • CHRISTIAN RUBY • Du mode d'existence pratique et théorique du spectateur chez Goethe

DOSSIER ROLANDO ALBERTI

(Dossier coordonné par François Bordes et Myrto Gondicas à l'initiative de Rossella Saetta Cottone)

- 153 • ENRICO MEDDA • Rolando Alberti, une voix venue de la montagne
- 162 • ROLANDO ALBERTI • Magique, extrêmement
- 174 • GUGLIELMO FIAMMA • Une conversation avec Rolando Alberti



NICOLAS VAN OOST, dessin à l'aquarelle, 13 x 21 cm, 2017.

PIERRE-YVES SOUCY

Ouverture

D'un nœud de coïncidences

... souvent la parole manque au fait.

DANTE

PIERRE-YVES SOUCY

Né au Québec. Poète, essayiste et éditeur, il est docteur en sociologie politique de l'université de Bruxelles (ULB). Il a enseigné dans plusieurs universités et a travaillé plus de dix ans comme Attaché de recherche à la Bibliothèque Royale (Belgique) comme responsable de la Section poésie et littérature étrangère des Archives et Musée de la Littérature. Il occupe par la suite la chaire Roland-Barthes à l'université de Mexico (Unam) de 1998 à 2001. Il a publié une quinzaine de livres de poésie, et de nombreux essais critiques sur la littérature, l'art, la pensée et la culture contemporaine. Ses textes ont été traduits en plusieurs langues. Derniers livres publiés : *D'une obscurité, l'éclaircie* (Bruxelles, Le Cormier, 2013) ; *Neiges. On ne voit que dehors* (Bruxelles, La Lettre volée, 2015) ; *Traques* (accompagné de collages de Robert Christien et de linogravures de Thierry Le Saëc), (Kergollaire, La Canopée, 2017) ; *Reprises de paroles*, (Bruxelles, La Lettre volée, 2018).

De la parole poétique et de sa proximité avec de la pensée, les lisières paraissent si étroites et si improbables qu'elles semblent bien souvent se recouper au point de se confondre sans que leur singularité respective pour autant ne s'annule. Formulée de cette manière, cependant, la distinction entre l'une et l'autre laisse une fois de plus sous-entendre une structure duelle, longtemps tenue pour acquise, et à laquelle nous ne saurions échapper puisqu'elle paraît s'inscrire au foyer même de la langue.

À la poésie seraient associées l'intuition, les vapeurs secrètes de l'inspiration, tenues pour offrir cette pleine liberté tenue pour nécessaire à la langue, à la parole poétique. Elle s'accommoderait de toutes les indéterminations et divagations possibles, ce qui lui aura valu ce procès de légèreté, plus, d'irresponsabilité, ce parti pris tenace d'une prévention si souvent réitérée au point d'être devenue le poncif que, pour plusieurs raisons, lui aurait réservé Platon : la faculté intrinsèque de la poésie à subjuguier la conscience critique. Son champ

d'action est le réel, le monde, l'inconnu, ou même encore, l'inattendu. *Enchevêtrés vif* au monde, nous sommes déconcertés face à toute cette réalité, que nous interprétons, qui nous porte en avant, sans répit, afin de le saisir sous toutes ses manifestations. Et l'espoir d'y parvenir est voué à se nourrir de l'attente.

À la pensée seraient associées la rigueur et la précision, la logique et l'exactitude. Les débats rattachés à cette double perspective, entendons, entre poésie et conscience critique, semblent encore et toujours intarissables. Toutes deux disposeraient de leur cohérence propre sans pour autant relever au sens strict du terme d'une intention ou d'une préméditation absolue. Aussi, la discussion sur ces deux dimensions relatives à la création, sur leurs enchevêtrements, semble sans fin, tout comme sont sans fin les litiges au sujet des liens entre l'imagination et le réel. Il importe plus que jamais peut-être de dire ce qui unit ces deux dimensions, ce qui les rend indissociables. Et ce qui leur est consubstantiel est leur souci commun de vérité qui concerne tout le rapport à la vie.

L'artiste – mais aussi le scientifique ou le penseur – rappelait il y a plus d'un siècle déjà Joseph Conrad, saisi par le monde tel qu'il s'offre à lui à un moment donné de l'existence afin d'en discerner le sens, s'adresse « aux qualités de notre être qui nous rendent capables d'affronter l'hasardeuse entreprise qu'est notre vie¹. » Si la création poétique semble très souvent tenue pour excéder toutes les dimensions de l'être, alors il convient de rappeler puis de tenir le monde, la pensée et la vérité, comme le poète et la poésie, sous les saillies de leur changement incessant, ce dont témoigne la diversité infinie des êtres, des choses et des événements qui auront investi la création poétique pour donner paroles à ce qui n'en possède, comme pour rejoindre ce qui était et reste tenu pour ce qui toujours résiste de par son instabilité. Le nœud sensible serait à la fois la perception et l'adresse.

Bien que n'étant pas poète mais romancier, la langue de Joseph Conrad entretient un niveau d'intensité singulière, une fulgurance rare dessinant par là même la perspective de ce qu'il cherchait à réaliser par le simple pouvoir des mots, faire remonter ces matières du réel, ces murmures et bruits, les ombres et les lumières du monde, l'inorganique et l'organique, pour sentir et faire sentir, pour entendre et faire entendre, pour voir et faire voir, pour éprouver et faire éprouver, concevoir et faire concevoir. Dans cet esprit marqué par la disposition et la volonté de saisir et de partager ce qui aura été capté et pensé, il sera conduit à noter : « La tâche que je m'efforce d'accomplir consiste, par le seul pouvoir des mots écrits, à vous faire entendre, à vous faire sentir, et avant tout à vous faire *voir*² ».

Poésie et pensée disposent – du moins c'est ce que l'on peut soutenir sans appauvrir de trop leur signification et leur portée respective – d'une double assise commune, laquelle infuse le champ de la création d'autant plus qu'il se renouvelle inexorablement : *le réel*, point de naissance offert à la perception sensible, expérience première reprise sous toutes les formes, expressions et transformations qui l'habitent, ce réel qui ne peut être rendu à lui-même ; *la langue*, point d'ancrage sous lequel celle-ci oriente et affirme ses configurations, sans que ces dernières ne se figent. Depuis leur champ de gravité circulant du dehors au dedans, la réversibilité entre ces deux moments vaut aussi bien.

Pensée et poésie s'entretiennent de la parole, des mots, de leurs substrats de matières cumulées, comme de leurs écarts, de leurs affinités et de leurs proximités foncières, de leurs résonances possibles, inépuisables, de leurs intervalles et simultanités. Elles font tenir ensemble les mots et les choses depuis l'articulation de leur densité renouvelée, et leur manière de délimiter force leur ouverture, entretient leur souci de connaissance. Le mouvement de l'une infiltre l'autre au point que les distinctions finissent souvent par se dissoudre dans l'instant tenu pour le lieu consacré de leur surgissement comme

de leur expression, tenant place de point d'appui propice à leur répercussion. Ainsi disposent-elles d'un horizon à partir duquel le lointain s'accorde au plus proche.

Toute cette attention pressante portée par la pensée philosophique moderne – et jusqu'à la plus récente – à l'endroit de la création poétique s'éclaire de l'idée d'un fondement laissé en attente, sujet de toute reprise : celui d'un nœud vital, pour reprendre, trop librement sans doute, l'expression utilisée par le poète américain, Wallace Stevens : un point d'accord mais sans repos de l'instant fugace de la perception. On est loin ici de la légèreté de la réception au gré de quelques fantaisies fallacieuses ou ingénues, depuis quelques générations au retour de voyage, faut-il ajouter, de la poésie américaine : « La poésie est l'imagination de la vie. Un poème est un détail de la vie auquel on a pensé si longtemps que la pensée qui s'y est attachée en est devenue une part inséparable, ou c'est un détail de la vie senti avec tant d'intensité que le sentiment est entré en lui³. » Le souci de l'intelligible s'accompagne toujours de l'imprévisible présent. L'acte imaginatif prend forme et se rend intelligible en recomposant notre visée, notre saisie, de cet imprévisible chevillé au réel.

Nous sommes loin des satisfactions illusoire, celles toujours sujettes de se voir recouvrir par une parole discoureuse et banale qu'incarne le bavardage quotidien qu'on cherche à élever depuis quelque temps au rang de *modèle* pour la poésie afin d'esquiver la *réflexion*, la pensée tenue pour *trop profonde* ou *trop dense*. Certes, la vie y afflue, mais prise au premier degré. Et à s'y tenir, ce qui est appréhendé donne dans les trivialités les plus déplorables. La poésie ne sera jamais un art de la conversation au point de tenir le langage pour un simple *outil*, une parole qui n'aurait rien à dire, un pur mouvement tournant sur lui-même ou s'effaçant dans l'instant.

Si quelque complicité entre locuteur et interlocuteur s'avère possible, c'est qu'il y a quelque chose d'un lieu d'accueil tenant de l'existence sensible qui puisse être dit et compris. La création poétique pour sa part ne peut atteindre quelque transfiguration en faisant appel aux simples usages de la conversation que l'on sait si chargée de stéréotypes, sous prétexte d'une gestion astucieuse des « brins de causette » au point de monter en épingle le *parler pour ne rien dire*. Sa visée concerne le sens de la réalité, ou mieux, la variété infinie du réel, qu'il nous est possible de vivifier afin de l'intensifier, un apport de vérité que la parole poétique pointe à travers ses interrogations. L'écoute poétique, si elle peut avoir lieu, ne peut en aucune manière tenir d'une simple écoute des banalités acquises par les bavardages bouffis et pieux du quotidien, une écoute pareille à la quête d'un accord, comme si, là, nous nous tenions au plus vif d'un commencement ; mais bien celle d'une révolte qui se répercute et rend possible la saisie de la condition présente.

C'est contre cette prégnante dérive, entre autres, que Wallace Stevens, mais il n'est pas le seul, aura ferrailé et se sera débattu. L'examen du monde en sa singularité, aussi bien qu'en ses éléments les plus décisifs, en ses fragments les plus aléatoires, toutes les dimensions de la réalité à laquelle le poète se confronte, se voient répercutées, à leur manière, soutenues par l'imagination, par ses modes de correspondance qui à chaque instant l'accompagnent dans sa saisie, doublement et simultanément, donnant forme à des équivalences sensibles comme à des pensées. C'est ainsi souscrire en quelque sorte à l'idée que tout texte n'est jamais simplement texte, et ne peut être interprété à l'intérieur de ses seules limites langagières, dès lors que l'on s'acharne à le tenir fermé sur lui-même.